

**les
inrocks**

En Thaïlande

avec Apichatpong Weerasethakul

mis en ligne le 28/08/2010 à 09H09

première publication dans le numéro 769 du 25 au 31 août 2010

par Jean-Marc Lalanne



Photo Chaisiri Jiwarangsan

*C'est le premier événement de la rentrée cinéma : la Palme d'or "**Oncle Boonmee**"... d'Apichatpong Weerasethakul. Rencontre dans son cocon thaïlandais au bord de la jungle, pour parler des fantômes, de la vie dans la nature et de la guerre civile qui déchire son pays.*

La Palme de la joie. Voilà ce qu'on pourrait rétorquer aux médias qui, en mai dernier, titraient "[La palme de l'ennui](#)" au lendemain du sacre cannois du film d'Apichatpong Weerasethakul. La joie, c'est d'abord celle, toute simple, de voir pour une fois son goût personnel en accord avec un palmarès qui par le passé a souvent négligé les films qui nous paraissaient les plus beaux et les plus importants de la sélection. La diplomatie complexe des délibérations, les tractations entre les choix personnels des différents jurés, aboutissent souvent à des moyens termes qui laissent peu de chance aux propositions les plus audacieuses et singulières. Cette année, avec *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*, c'est bel et bien le film le plus neuf, le plus original qui l'a emporté, celui qui déplace et remet à jour les critères communs d'un grand film contemporain.

La joie, c'est aussi celle, pour ceux qui avaient suivi l'ascension par paliers de ce cinéaste, de voir une oeuvre majeure remporter soudainement une reconnaissance plus large. Car contrairement à ce que voulait faire

croire l'arrière-garde qui s'indignait de voir la Palme d'or remportée par un Thaïlandais inconnu dont on décrétait non sans goujaterie le nom imprononçable, Apichatpong Weerasethakul a derrière lui une oeuvre impressionnante, dont certains jalons avaient déjà suscité un vrai engouement.

D'abord, *Blissfully Yours*, son deuxième long métrage (prix Un certain regard à Cannes en 2002), chronique suave de quelques heures dans la vie d'un clandestin birman en Thaïlande du Nord, trêve idyllique et sexuelle dans une nature édénique, entre ciel, rivière et sous-bois ombragés. Dans ce chant du monde extatique, le temps se suspendait pour révéler un incessant murmure des choses, relier les corps et les végétaux pris dans une même trame cosmique et frémissante.

Puis coup d'éclat suivant, *Tropical Malady*, en compétition officielle cannoise en 2004 et déjà sacré d'un prometteur Prix du jury. Le film contracte deux temps d'une passion amoureuse : d'abord l'idylle sans nuage qui suit la rencontre de deux garçons succombant au coup de foudre ; puis, après une bascule dans l'univers de légendes ancestrales, une saisissante chasse dans la jungle où les deux amants deviennent qui le chasseur, qui la proie, avant un dénouement avec métamorphose en fauve et dévoration carnivore.

Un goût de l'étrange et de l'onirisme

Dans les deux films (mais aussi dans le premier, *Mysterious Object at Noon*, ou celui, le plus étrange de tous, qui suit *Tropical Malady*, *Syndromes and a Century*), le cinéaste affirme un sens de la surprise, une alternance entre les scènes déambulatoires de pure contemplation et de brutales accélérations de la fiction soudainement propulsée à la hauteur du mythe et des contes, absolument inouïs. C'est dire si Apichatpong Weerasethakul ne tombait pas du ciel lorsque le jury de Tim Burton lui a attribué sa Palme. Une décision qui a pris beaucoup de monde par surprise, y compris les fans du cinéaste américain, mais qui tout bien réfléchi ne manque pas d'une certaine logique. Car même si, de par sa place au sommet de l'industrie du divertissement, le cinéma de Tim Burton peut sembler très loin de ce cinéma pour salles d'art et d'essai, il y a chez Weerasethakul un goût de l'étrange, de l'onirisme, des trucages bricolés et archaïques qui n'est pas sans rapport avec les premières amours du cinéaste d'Ed Wood, sa passion pour les séries B fantastiques fauchées et l'arte *povera* du cinéma de genre.

Enfin, dernière raison de se réjouir de cette Palme, passée l'irritation de voir le conservatisme s'exprimer dans les organes majoritaires tout en se constituant comme une forteresse assiégée par les supposés assauts de l'élitisme, il est plaisant et sain que le cinéma puisse générer des polémiques aussi vives et continue d'agiter le débat public. De cette minibataille d'Hernani dans les médias français, le cinéaste n'a eu que très peu d'échos : *"Je ne savais pas qu'une partie de la presse française s'était scandalisée de ce prix. On me protège beaucoup apparemment. Et c'est bien ou pas pour le film ?"*

C'est à Chiang Maï, au nord-ouest de la Thaïlande que le cinéaste nous fait part de cette interrogation. Depuis quelques années, il a choisi de quitter Bangkok pour vivre dans cette grande ville de province plus calme où la



densité de temples au mètre carré atteste de l'intensité de la vie spirituelle. *"Je me sentais de plus en plus mal à Bangkok. La ville était en train de me transformer. Je devenais anxieux et agressif. Quand je conduisais, par exemple, j'étais pris de grandes colères. J'avais besoin d'une vie plus pacifique, à proximité de la nature."*

Cette proximité avec la nature, il l'a trouvée à quelques dizaines de kilomètres du centre de Chiang Maï, dans une

petite maison essentiellement en bois, avec une grande terrasse où l'on pourrait croire qu'a été tournée la

grande scène de dîner avec fantômes d'Oncle *Boonmee*. Au pied de la maison s'étend un terrain riche d'une végétation tropicale débridée, bordant un étang où fourmillent quelques centaines de poissons, dont un gros poisson-chat qu'Apichatpong et son compagnon nourrissent quotidiennement. De l'autre côté de l'étang, une minuscule hutte fait office de chambre d'amis. *"Le toit est en réparation, sinon vous auriez dormi là."*

Comme la hutte donne directement sur la jungle qui cerne la maison et s'étend jusqu'aux montagnes, et que de la terrasse on entend déjà l'incessant remue-ménage des animaux tropicaux (insectes, oiseaux, fauves peut-être, singes sûrement et toutes sortes d'esprits déchaînés réincarnés dans les animaux de la forêt), on n'est pas mécontent de résider plutôt dans un hôtel au centre de Chiang Maï.



La jungle, c'est un des motifs essentiels du cinéma de Weerasethakul : le lieu où se libèrent les pulsions (sexuelles, meurtrières) les plus violentes dans *Tropical Malady* ; celui au contraire à proximité duquel l'oncle Boonmee, sorti de l'hôpital pour vivre son agonie, trouve un peu d'apaisement et revoit tous les gens qu'il a aimés et qui sont morts

revenir sous d'autres formes (parfois animales). *Syndromes and a Century* était même construit comme un diptyque : une première partie, voluptueuse et suave, dans la jungle ; une seconde, anguleuse et glaçante, dans le monde urbain en béton.

La jungle est-elle pour lui le seul berceau d'une possible vie spirituelle ? *"La jungle est pour moi le lieu de la plus intense spiritualité. Tout simplement parce que c'est l'endroit où cohabite le plus grand nombre de formes de vies. Contrairement aux villes, tout est vivant dans la jungle. C'est donc logique que les esprits préfèrent s'y installer."* Par moments, ce jeune intellectuel cultivé tient des propos propres à heurter le bon sens cartésien occidental. De sa petite voix très douce, presque enfantine, il reprend : *"J'en ai beaucoup parlé avec des paysans d'un certain âge vivant dans la région où a été tourné Oncle Boonmee. Ils me disaient que lorsqu'ils étaient très jeunes, les esprits étaient beaucoup plus présents parmi les hommes. Les fantômes se manifestaient davantage. Maintenant, même dans les zones rurales, ils se cachent, préfèrent se réfugier dans la jungle. Lentement, les fantômes disparaissent. Même si c'est vrai qu'en Thaïlande, nous en avons encore beaucoup plus que dans d'autres pays."*

On lui demande si son attrait pour les fantômes est vraiment de l'ordre de la croyance, s'il ne s'agit pas plutôt d'une fascination esthétique. *"Je ne sais pas si je crois vraiment aux fantômes. Mais en tout cas, j'ai choisi de penser que leur existence était de l'ordre du possible. Si la présence des fantômes est pour moi une telle source d'inspiration, c'est avant tout, je crois, pour des raisons nostalgiques."*

Apichatpong Weerasethakul est né à Bangkok il y a quarante ans mais il a quitté la capitale si jeune qu'il n'en a gardé aucun souvenir. Ses parents étaient un couple de médecins, installés ensuite près de Khon Kaen, au nord-est de la Thaïlande. Ils résident avec leur enfant à l'intérieur d'une grande zone hospitalière, où chacun obtient un poste. *"Nous vivions dans cet espace un peu retranché dans une maison en bois. Mes parents avaient choisi de vivre au plus près de la nature. Ils cuisinaient leurs aliments au feu de bois. Et tout près de la maison, il y avait la forêt. J'ai le souvenir d'une enfance entourée d'animaux, dans une atmosphère de grande harmonie spirituelle avec la nature. Nous avons quitté ce lieu lorsque j'avais une douzaine d'années et j'ai vécu ce déplacement comme un arrachement."*

Chez Weerasethakul, les formes s'enracinent d'abord dans une expérience sensible, où les frayeurs comme les exultations enfantines sont restituées avec une fraîcheur inentamée. Mais elles participent aussi d'un discours très construit, rompu à la théorie et au commentaire. *"Par ailleurs, le fantôme est un bon motif pour le cinéma. Il pose la question de l'illusion, qui est au centre du processus cinématographique, et celle de la croyance. Le*

fantôme est le corps cinématographique par excellence. Et puis, il aborde la question de la mémoire, qui me passionne pardessus tout."

En termes visuels, les fantômes d'Oncle *Boonmee* viennent de réminiscences lointaines : des programmes pour enfants de la télé thaï des années 1970 où les animaux parlent aux humains, mais aussi des films de Jean Cocteau, *Le Sang d'un poète*, *La Belle et la Bête*. "Les limites imposées par l'archaïsme des trucages, même pour l'époque, rendent évident chez lui que tout cela est un jeu, qu'on est au cinéma."

Cet effet-cinéma est un des traits qui fascinent le plus le cinéaste : ainsi la découverte, jeune homme, de la fin d'*A bout de souffle* fut pour lui une révélation. L'irréalisme désinvolte avec lequel Belmondo continue à avancer sous les balles, marche sans s'arrêter, continue à parler jusqu'au dernier souffle, est l'exemple d'un cinéma à la fois ludique et non dupe, où l'on sait que tout ceci (la fiction, les personnages) n'est qu'un jeu.

Cette conception du film comme jeu et cette distance avec les codes de la représentation sont aussi chez lui un héritage de sa formation dans une *art school* américaine, puis de sa proximité avec le monde de l'art contemporain.

Passé 20 ans, il quitte la Thaïlande pour étudier plusieurs années en école d'art à Chicago. Jusque-là, sa fascination allait surtout au cinéma de genre et à la culture populaire thaïlandais. A Chicago, il découvre le cinéma d'auteur asiatique contemporain auquel il n'avait pas accès en Thaïlande. "Les films de Tsai Ming-liang et de Hou Hsiao-hsien ont été de vrais chocs : Le Maître de marionnettes, La Cité des douleurs pour HHH, La Rivière, Goodbye Dragon Inn pour TML... Je me sens connecté émotionnellement à leurs films. Mon lien aux cinéastes occidentaux est plus formel, plus intellectuel." Parmi ceux-là, Apichatpong cite Belá Tarr, Jacques Rivette, Abbas Kiarostami.

A sa sortie de l'école de Chicago, Apichatpong fréquente les milieux de l'art contemporain thaïlandais et profite d'une connexion entre un de ses plus prestigieux acteurs, Rirkrit Tiravanija, et la jeune scène artistique français : Philippe Parreno, Pierre Huyghe, Dominique Gonzalez-Foerster... Le deuxième jour de notre visite, il nous emmène d'ailleurs visiter The Land, un terrain autour d'une rizière près de Chiang Maï, investi il y a une dizaine d'années par ses artistes. Rirkrit Tiravanija (figure de proue de ce que la critique a appelé l'esthétique relationnelle et dont le plus fameux fait d'arme est d'avoir conçu des dîners dans des galeries comme des happenings) y a construit une maison sur pilotis ; Philippe Parreno et l'architecte François Roche, une centrale électrique fonctionnant grâce à l'énergie de buffle.

Apichatpong n'a pas participé à cette aventure collective visant à inventer une terre utopique. Mais par cette scène, articulée autour de la maison de production Anna Sanders, il a rencontré Charles de Meaux, qui devient dès son premier long métrage son producteur français et participe à tous ses projets, y compris ses installations pour les musées (comme l'an dernier, l'exposition *Primitive* au musée d'Art moderne de la Ville de Paris).

Depuis deux films, Apichatpong est associé à deux producteurs anglais, Simon Field et Keith Griffiths. Son travail ne bénéficie quasiment d'aucun argent thaïlandais. D'ailleurs, il est assez peu visible dans son pays. *Oncle Boonmee* est sorti au début de l'été dans seulement une salle à Bangkok (et aucune en dehors). Une seule copie a été tirée, qui fera la tournée de province une ville après l'autre. Dans cette minuscule



combinaison, le film fait salle comble depuis quinze jours. Le cinéaste pense qu'il réunira près de 5 000 spectateurs en fin de carrière, ce qui constituera son plus grand succès. En France, *Tropical Malady* avait fait

quatre fois plus d'entrées et les espérances d'Oncle *Boonmee*, grâce à la Palme, sont très supérieures. Pour l'industrie du cinéma de son pays, Weerasethakul occupe une position bizarre. Financé ailleurs, il est en partie extérieur. Mais cette extériorité, combinée à la reconnaissance sans équivalent acquise dans les festivals internationaux, lui confère un vrai prestige et une certaine autorité. Dont il use largement, puisqu'il s'est impliqué ces dernières années dans plusieurs causes liées à la politique culturelle.



Il a d'abord pris la tête d'un collectif, Free Thai Cinema (FTC), luttant contre le fonctionnement de la censure, dépendant directement du département de police. FTC a obtenu la mise en place d'une autre instance, issue de la culture, assouplissant les interdictions. *Oncle Boonmee* est d'ailleurs "seulement" assorti d'une interdiction aux moins de 15 ans, là où *Blissfully Yours* et *Syndromes and a Century*, jugés obscènes ou blasphématoires, avaient dû subir des coupes. Par la suite, le collectif s'est beaucoup employé à contester le mode d'attribution d'une subvention gouvernementale pour le cinéma thaïlandais, dont le tiers du budget avait été attribué à un seul film, une fresque historique réalisée par le prince Chatrichalerm Yukol, gloire nationale membre de la famille royale. A la suite de l'agitation dont Apichatpong s'est fait le porte-parole, la subvention a été répartie de façon plus égalitaire.

Plus largement, l'histoire politique de la Thaïlande affleure dans son cinéma, et plus particulièrement dans *Oncle Boonmee*, où, parmi tous les fantômes qui le hantent, le personnage principal parle de tous ces communistes qu'il a dû assassiner lorsqu'il était militaire dans les années 1970. "Il y a une citation célèbre d'un moine qui avait déclaré à cette époque que tuer des communistes, comme cela a été le cas de façon massive au nord de la Thaïlande, n'était pas un péché", se souvient le cinéaste.

Tandis qu'il se rendait à Cannes pour *Oncle Boonmee*, la Thaïlande était à nouveau livrée à de sanglants affrontements entre les chemises jaunes, tenant de l'actuel gouvernement, et ses opposants, les chemises rouges.

"Je ne suis solidaire d'aucun de ces deux partis gouvernementaux. Mais sommé par les médias de prendre position, j'ai désavoué la façon dont les opérations militaires étaient responsables de la mort de manifestants. J'ai aussi dit que l'ancien Premier ministre, Thaksin, accusé de corruption et soutenu par les rouges, devait être entendu devant une cour. Les médias monarchistes m'ont alors accusé de chercher à le défendre. La liberté de parole est assez restreinte sur ces questions. Beaucoup de blogs et de sites en Thaïlande ont été censurés. Aujourd'hui, les choses semblent plus calmes. Mais ce ne sont que des apparences. La conciliation est moins effective qu'elle n'en a l'air."

Lorsqu'il parle de la situation politique de la Thaïlande, de la corruption, de la violence militaire, le cinéaste trahit un certain découragement.

Il songe parfois à s'installer à l'étranger, aime beaucoup par exemple le Portugal, n'envisage pas de retourner vivre aux Etats-Unis. Même si le cinéma hollywoodien l'intéresse beaucoup. *"J'aime beaucoup Shyamalan, La Jeune Fille et l'eau, Le Village, Phénomènes... Et puis les films catastrophes. 2012 m'intéresse beaucoup, mais je l'aimerais davantage s'il n'était pas aussi ostentatoirement proaméricain. Ce qui est fort dans les films hollywoodiens, c'est qu'on y voit à quoi ressemblera le cinéma de demain."*

Il ne s' imagine pourtant pas tourner à l'étranger. *"J'ai besoin d'être immergé dans mon petit monde pour trouver l'inspiration. Seuls les paysages de Thaïlande m'inspirent. Je pourrais vivre à l'étranger et revenir tourner en Thaïlande, mais je ne trouve pas ça bien moralement. J'aurais l'impression de profiter de mes avantages, d'utiliser le pays sans en affronter les inconvénients."* Il imagine en revanche tourner dans son pays avec des acteurs étrangers. *"Tilda Swinton a exprimé son désir de travailler avec moi. Elle avait envie de faire un film très familial, que puissent voir ses enfants. Ce n'était pas du tout dans mes intentions. Je lui ai dit que j'imaginai au contraire une histoire très sombre autour d'elle en Thaïlande. Elle m'a finalement dit : "OK. A toi de jouer." Elle est très sympathique et amusante."*

Sa connaissance du cinéma européen est lacunaire et sa fonction de juré à Cannes en 2008 lui a permis de découvrir le travail de cinéastes dont il ignorait tout. Ses deux films préférés cette année-là n'ont pas été retenus au palmarès : *La Femme sans tête* de Lucrecia Martel et surtout *La Frontière de l'aube*, "que j'étais presque le seul à défendre, avec une actrice française du jury, Jeanne Balibar". Encore un film de fantômes.

Enfin, il confesse qu'il y a une actrice occidentale avec qui il rêverait de tourner, c'est Chiara Mastroianni. *"Je l'ai découverte dans La Lettre de Manoel de Oliveira. Le film est magnifique et elle y est magnifique. J'aimerais beaucoup écrire pour elle."* Et il ajoute, de façon presque timide : *"Si un jour vous la rencontrez, dites-lui que je l'adore."*

Uncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieuresd'Apichatpong Weerasethakul (Th., Fr., G.-B., All., Esp., P.-B., 2010, 1h54). En salle le 1er septembre